

**ACADÉMIE DES SCIENCES BELLES-LETTRES ET ARTS  
DE SAVOIE**

**Hommage à Louis Terreaux (1921 – 2015)**

12 juin 2015

**Intervention de Mme. Aurore Frasson-Marin, *membre titulaire***

**La franco-italianité de Louis Terreaux**

Cher Louis Terreaux,

J'étais triste de ne pouvoir vous accompagner le 8 mars dernier pour votre dernier voyage. Aussi me pardonnerez-vous de déroger quelque peu aux tonalités solennelles de la longue tradition du genre qui traverse le temps et les civilisations et qui honore notre Académie, car je m'apprête à recourir à quelques souvenirs personnels qui font aussi partie de notre université.

Notre dernière conversation fut téléphonique, le 14 octobre 2014, veille de ma communication à l'Académie de Savoie sur l'œuvre d'un autre universitaire, Gilbert Durand. Avec votre habituelle courtoisie, vous vouliez vous excuser de ne pouvoir y assister compte tenu de votre état de santé ; et puis, comme à l'habitude, notre conversation se prolongeait, et je vous imaginais en train de sourire, lorsque je vous rappelais notre première rencontre dans le cadre du « Centre d'Etudes franco-italiennes » que vous aviez fondé avec votre ami le professeur Franco Simone. Alors que nous attendions l'arrivée de nos collègues italiens de l'université de Turin, mon étonnement fut grand en vous entendant me demander si je voulais bien aller chercher à la gare nos collègues avec ma voiture, la vôtre ayant servi à transporter vos moutons et étant imprégnée d'une odeur qui pouvait être incommodante pour nos hôtes. Voilà que je découvrais derrière la figure de l'intellectuel, de l'érudit, du doyen de notre Faculté des Lettres, un aspect peu courant dans notre monde universitaire. Puis la conversation se poursuivit à propos d'une copie que vous m'aviez adressée quelque temps auparavant d'un texte écrit par vous en hommage à Franco Simone, mort prématurément le 13 novembre 1976 et paru dans la revue « Studi francesi » de l'université de Turin. Elle était accompagnée d'un petit mot affectueux de votre part, plein de nostalgie : il prend aujourd'hui tout son sens.

Vous y parliez de façon émouvante de cette amitié improbable qui vous avait amené à créer le CEFI, le centre d'études universitaires franco-italiennes évoqué plus haut, entre d'une part la prestigieuse université de Turin avec ses 70 000 étudiants qui avait formé pendant des

siècles les élites de part et d'autre des Alpes, et, d'autre part, le jeune Centre universitaire de Chambéry.

Dans cet hommage, vous exprimiez une visible admiration pour le grand humaniste, l'intellectuel, l'universitaire turinois, en des termes d'une grande simplicité dans une rhétorique où la litote occupe une place de choix, qui est votre marque. Car, je vous cite : « la rencontre avec Franco fut à l'origine d'une collaboration affectueuse, à laquelle le Centre universitaire de Chambéry n'apportait que sa bonne volonté »... Tout change, dites-vous, avec l'organisation à Chambéry et à Annecy du « congrès Marguerite de Savoie », en présence de la reine Marie-José, membre d'honneur de notre Académie et auteur de nombreux ouvrages. Le Val d'Aoste avec sa culture francophone bien vivante y était associé. Il y avait une gravité dans cette évocation qui tenait à la fois à votre amitié commune et à votre attachement à l'histoire comme à la culture des Pays de Savoie, au sein des Etats de la Maison de Savoie pendant huit siècles. Il y avait tout cela dans les origines du CEFI.

Franco Simone avait encore deux années à vivre. Lionello Sozzi allait lui succéder. Le Centre universitaire de Chambéry allait devenir en juin 1979 « Université de Savoie » et le CEFI, qui avait reçu l'agrément du ministère des universités développait des activités liées au domaine des recherches littéraires français et italien, mais le cœur même du dispositif restait celui-là même qui vous avait inspirés et rapprochés. Les colloques organisés autour des Etats de Savoie, de 1974 à 1988, en témoignent tandis que les activités éditoriales avec l'éditeur Slatkine à Genève et Honoré Champion à Paris vont permettre de conforter le rôle du CEFI durant une vingtaine d'années dans le domaine des études littéraires françaises et italiennes, dans celui des échanges franco-italiens avec cette composante majeure rattachée à l'histoire des Etats de la Maison de Savoie.

Et puis, il y eut un deuxième temps, chaque département de la Faculté menant ses propres activités pédagogiques avec ses étudiants, tandis que le CEFI poursuivait les siennes avec ses chercheurs français, italiens, italianistes. Moins d'un an après l'inauguration de la nouvelle université de Savoie par le ministre de l'Education nationale, Edgar Faure, la nouvelle tomba brutalement: Mme Saunier-Séité, ministre des Universités, annonçait la suppression de plusieurs enseignements dispensés à Chambéry, dont celui de l'italien... Je venais à peine de me retrouver à la tête du département d'italien, mon prédécesseur, Mme Martin-Gistucci ayant souhaité alléger ses responsabilités en fin de carrière. Il nous fallait réagir très vite, ce qui fut fait : les maires de Chambéry et d'Annecy, les conseillers généraux de Savoie et de Haute-Savoie, le consulat d'Italie furent alertés. Là encore, cher Louis Terreaux, malgré vos interrogations, votre solidarité, en tant que doyen, fut totale ainsi que celle du président de l'université, le Haut Savoyard Dominique Paccard. Le dossier était également remonté à Paris par l'intermédiaire de l'ambassade d'Italie. Il y avait tant de bonnes raisons et d'arguments en faveur du maintien de l'italien dans notre jeune université de Savoie : une histoire commune multiséculaire, une infinité de relations actuelles entre Savoie et Piémont, intellectuelles, culturelles et économiques, à commencer par les deux villes de Turin et de Chambéry, que nos amis turinois nommaient affectueusement « la città madre »...

Il faudra attendre 1981 pour que la situation générale se clarifie, mais nous avons été entendus. Un délai nous était accordé pour présenter un nouveau projet au ministère.

Galvanisés par les soutiens, nous avons construit une ambitieuse maquette. Je remercierai tout particulièrement le professeur Martin-Gistucci et Roland Vibert, plus tard Francis Darbousset et André Vig qui s'investirent dans cette tâche, mais aussi nos collègues de Lettres Jean Burgos, Jean-Louis Darcel, Bernard Perrier, sans oublier les historiens Bernard Groperrin et André Palluel-Guillard. Les nouvelles circulaires ministérielles et européennes parlaient d'une même voix de modernité nécessaire, d'échanges d'étudiants indispensables pour ouvrir les jeunes à l'identité européenne. L'ultime maquette fut approuvée par Paris et Bruxelles. Ce serait la « laurea » ou maîtrise binationale franco-italienne qui avait pour objectif de former des étudiants linguistes d'un nouveau type, cultivés, spécialistes de langues, littératures et civilisations, mais aussi susceptibles d'affronter les problèmes d'une société contemporaine en plein mouvement dans une Europe en formation. S'adressant à des étudiants de fin de premier cycle, français et italiens, elle prévoyait un cursus en deux ans avec une année complète dans le pays d'accueil.

Se mettaient en place de nouveaux cours de culture contemporaine : cinéma, théâtre, histoire de l'art, courants littéraires du XXe siècle, mais aussi histoire contemporaine, droit comparé, histoire des institutions. Ainsi fut créée, en 1982 pour la Licence et 1983 pour la Maîtrise une des premières formations universitaires, reconnue par la France, l'Italie et l'Europe : Lionello Sozzi et moi en partagions la direction. Nous étions en quelque sorte les pionniers des dispositifs Erasmus et Socrates que la Commission européenne mettait progressivement en place dès 1989 et dans lesquels nous serions intégrés ultérieurement. Si les premières années furent pleines de difficultés, elles furent aussi des plus passionnantes. L'intérêt des étudiants pour cette formation et son succès devinrent évidents : les effectifs s'accrurent, ce qui nous valut la création d'un second poste de professeur, dont le titulaire, Pierre Blanc, assura le relais.

Ce que je souhaite retenir aujourd'hui, c'est le joyeux et productif va-et-vient des enseignants, des étudiants entre Chambéry et Turin qui permettait aux uns et aux autres de se confronter à des pédagogies diverses, à des modes de vie différents, pour le plus grand bénéfice de tous. Nous ajoutions ainsi une pierre européenne dans cet édifice de franco-italianité qui nous tenait tellement à cœur. Mais, cher Louis Terreaux, nous n'avions jamais oublié combien votre investissement précurseur et votre bienveillante tolérance avaient facilité notre tâche. Nos collègues et amis italiens, ceux de la « Laurea » furent d'abord ceux du « CEFI » comme Lionello Sozzi, Dario Cecchetti, Daniela Della Valle, Valeria Ramacciotti et, plus tard, Marziano Guglielminetti. Il conviendrait aussi de rappeler que vous aviez suscité l'investissement des clubs du Rotary de Chambéry et de Turin quand vous le jugiez nécessaire<sup>1</sup>. Enfin, nous sortions d'une crise, solidairement confiants mais prêts à affronter les incertitudes des changements futurs... Pour cela aussi, cher Louis Terreaux, je vous dirai MERCI et j'ajouterai : ce fut un grand honneur de partager avec vous ce long chemin...

**Aurore Frasson-Marin**

1 Chevallier Jacques, « Les Académiciens des Rotary Clubs de Savoie », dans *Mémoires de l'Académie de Savoie*, t. XI, 2010-2011.